

## L'OMBRE PORTÉE

Ce que je vais vous conter maintenant, vous n'y croirez pas. Vous hausserez les épaules en me disant qu'il s'agit d'une légende, d'une fable pour les enfants, et encore, pour les tout petits ! Et vous penserez que je suis un vieil excentrique qui veut faire l'intéressant en inventant des histoires extravagantes. Si je vous dis que la personne qui me l'a relatée était digne de foi, vous en conclurez qu'entre menteurs on se soutient. Et si je précise qu'il s'agit d'un authentique brahmane malais, je risque de vous voir décamper à toutes jambes en pensant que je mérite la camisole de force. Eh bien, tant pis ! Tant pis pour vous si vous fuyez, et tant pis pour moi si vous restez ! Mais si vous arrivez à surmonter votre incrédulité ou votre indifférence, alors, je vous en prie, écoutez-moi jusqu'à la fin, car c'est à la fin que l'histoire, vraiment, commence.

C'est donc, comme je vous l'ai dit, un vieux brahmane de Kota Kinabalu qui me l'a jadis racontée, l'histoire de l'ombre portée. Il s'était mis, soudain, à marmonner, et comme j'étais là, somnolent, dans sa case, eh bien, je l'écoutais. Il faut vous dire que je n'avais rien d'autre à faire ! Depuis le petit matin, des trombes d'eau se déversaient sur toute la région de Lahad Datu, et j'avais été enchanté lorsque je l'avais vu me faire signe de venir me réfugier chez lui. Après les salutations d'usage,... Oui, je m'exprime, ou plutôt : je m'exprimais assez bien en malais. Les autochtones me comprenaient, et moi, je saisisais l'essentiel de leurs messages. C'était indispensable dans mon métier : je travaillais dans l'import-export. Alors... Mais où en étais-je ?... Aux salutations... Eh bien après les salutations, le silence s'était installé, ce silence oriental, calme, naturel, et je dirais dense, éloquent. En Asie, on se tait non pas parce qu'on n'a rien à dire, mais parce qu'on juge préférable de se replier en soi-même avant de lâcher les quelques sons que nous baptisons, nous autres, barbares occidentaux, une conversation. Et puis, il s'était mis à parler. C'était comme un long fleuve tranquille qui roulait vers la mer, sans vagues, sans remous. Et moi, peu à peu, je n'entendais plus la pluie qui n'arrêtait pas de tomber, je ne pensais plus aux marchés que je devais conclure avec certains négociants locaux. Non, je ne faisais qu'écouter, fasciné, ce que vous allez prendre pour un mythe de sauvages, et qui, pour moi... Mais bon ! Il est temps... Voici l'histoire de "l'ombre portée".

Ils étaient deux frères, Labe et N'caï. Labe, l'aîné, avait fait, dès sa naissance, le désespoir de ses parents. D'abord, sa laideur était surprenante, car elle était totale : un visage simiesque

avec une chevelure hirsute ; un corps rendu difforme par une bosse monstrueuse "dont le contrecoup se faisait sentir par devant" ; et une démarche claudicante qui le rendait la risée des enfants. Cette laideur physique avait probablement contaminé sa conscience morale : ses parents essayaient vainement de lui trouver quelque qualité (car c'était quand même leur fils, et leur fils aîné !) ; il ne pensait qu'au mal qu'il pouvait faire. Il torturait sauvagement les animaux, et frappait sans pitié les plus faibles que lui qui étaient légions car il était doué d'une force colossale. Et avec cela, aucun remords ne venait jamais le tourmenter, les souffrances des autres paraissaient au contraire lui procurer beaucoup de plaisir.

Essayez d'imaginer quel fut le ravissement de sa famille lorsque, après de nombreuses naissances féminines, apparut un ange, N'caï ! Oui, un ange authentique, puisque c'était le négatif... non, le positif de Labe : il était beau, avec une chevelure d'ébène toute bouclée, intelligent, et il se montrait toujours d'une affabilité surprenante avec tous ceux qui le côtoyaient. Mais il réservait ses plus tendres prévenances à son frère qui ne lui en était nullement reconnaissant, bien au contraire : ses gentillesses étaient immanquablement récompensées par des sévices qui, avec le temps, devenaient de plus en plus violents. La jalousie de Labe se mua peu à peu en haine : il avait conscience que la nature, qui se conduisait en marâtre avec lui, avait comblé N'caï de toutes les vertus qui lui faisaient défaut. C'est pourquoi il s'acharnait sur lui, surtout quand sa victime lui pardonnait et défendait sa cause contre tous ceux qui osaient accuser Labe de cruauté. Ainsi, le temps passait ; ainsi, les deux frères, l'un martyr, l'autre bourreau, grandissaient, inséparables.

Devenus adultes, leur père les initia à la pratique, à l'art devrait-on dire, de la pêche au lamparo. Le lieu privilégié se trouvait au large de l'île de Balabac, dans le détroit du même nom. Évidemment, ce fut N'caï qui rapporta les plus gros poissons, et il eut beau répéter que ceux de Labe étaient plus nombreux, rien n'y fit : l'œil du bossu était de plus en plus sombre, et ses menaces de plus en plus funestes. En dépit de leur inimitié, ils prirent l'habitude, chaque nuit d'aller pêcher ensemble, quel que fût le temps. Et ce qui devait arriver arriva.

Une nuit de forte tempête, alors que la mer soulevait des montagnes, N'caï se pencha dangereusement par dessus la rambarde pour tirer les filets. C'est ce que guettait depuis longtemps Labe qui projeta avec violence son frère par dessus bord. Un corps qui se débat un instant dans l'eau en furie, et puis plus rien... C'était si simple... Il mit le cap sur le village qu'il remplit bientôt de ses cris et de ses gémissements : son frère, son pauvre frère avait été emporté par une énorme vague, et lui même n'avait eu la vie sauve qu'en réussissant à s'accrocher au cabestan. Personne ne le crut car tous les pêcheurs connaissaient l'aversion qu'il éprouvait pour son frère. Mais allez donc trouver des preuves : cette nuit-là, nul n'avait été assez fou pour oser braver les dieux en colère ! Alors, mieux valait se taire... Et c'est ainsi que le fratricide se

promenait en toute impunité, réussissant difficilement à dissimuler un sourire de satisfaction devant ses parents qui ne cessaient de se lamenter. Ah, oui ! Le bossu était heureux, vraiment très heureux, quand...

... un jour, alors qu'il marchait en plein soleil, il entendit derrière lui une voix qui chuchotait : « Labe, qu'as-tu fait de ton frère ? » D'un bond, il se retourna... Personne... Un mirage sans doute. Ou le murmure du vent dans les roseaux. Il reprit sa route, tranquillement, mais le cœur tambourinant et la gorge desséchée. Une vingtaine de pas plus loin : « Labe, qu'as-tu fait de ton frère ? » Et derrière lui, toujours rien. Seule, son ombre... Une ombre étrange, d'ailleurs : pas de bosse, ni de torse malingre, contrefait, mais un corps droit, avec de larges épaules. Il tâta son dos : la gibbosité était toujours là. Alors... alors cette ombre... ce n'était pas son ombre ! C'était celle de N'caï ! Elle l'avait rejoint, et lui reprochait son crime : « 'abe, qu'as-tu fait de ton frère ? » Il fallait en finir et faire disparaître ce qui restait de cet être qu'il exécrait, même mort, en décomposition au fond de l'océan, déchiré par les poissons. Une énorme roche se trouvait au bord du chemin ; il la brandit à bout de bras pour mieux l'écraser sur la tête de l'ombre. Et lentement, il recula... L'ombre ne le suivait pas, elle restait là, clouée au sol ; un mince filet noirâtre suintait sous la pierre. Alors, Labe repartit, le cœur léger et l'âme en paix : il venait de tuer son frère pour la deuxième fois.

La semaine qui suivit fut la période la plus heureuse de sa vie : la jalousie avait été engloutie avec N'caï dans les flots. Il lui arrivait même de chanter d'une voix de fausset, ce qui ne lui était jamais arrivé. Ses parents s'en réjouissaient et s'en attristaient, heureux de la soudaine belle humeur de ce fils qu'ils aimaient malgré tout, mais désolés de constater que la disparition tragique de son frère ne l'affectait nullement. Le seul changement notable, c'était une certaine affabilité surprenante. Cela ne dura pas longtemps : les dieux ne pouvaient accepter qu'un tel péché restât impuni.

Depuis l'écrasement de l'ombre, Labe évitait d'emprunter le sentier qui conduisait au lieu du drame. Et pourtant, il aurait voulu savoir si "elle" était toujours là-bas, allongée dans la poussière, inerte, et surtout muette pour l'éternité. Un matin, il ne résista plus à la tentation et... Horreur ! La pierre avait été déplacée, l'ombre avait disparu ! Accablé, il tourna les talons pour revenir, la tête basse et l'œil aux aguets, vers le village. À peine avait-il fait quelques pas qu'un poids énorme s'abattit sur ses épaules. Il fut à deux doigts de tomber, face contre terre, mais il réussit à se redresser, et ses mains tentèrent d'agripper le scélérat qui se jouait ainsi de lui. Elles ne saisirent que son maillot, à lui, Labe, tandis qu'une voix connue lui chuchotait à l'oreille : « Labe, qu'as-tu fait de ton frère ? » Fou de terreur, il se jeta à terre, se roula sur le dos en hurlant. Les pêcheurs, alertés par ses cris, accoururent et se pressèrent autour de lui en essayant de le calmer. Quand, enfin, il se releva, ils reculèrent, terrifiés. « Et alors ? Qu'est-ce que c'est ? »

demanda avec angoisse le malheureux. « C'est ton ombre ! Tu portes ton ombre sur le dos ! Tu es maudit ! » « Plus que vous le pensez ! Ce n'est mon ombre que je porte ! C'est celle de mon frère ! Celle de N'caï ! »

Et depuis, quand il traversait le village, tout le monde fuyait. Même ses parents ne voulaient plus lui parler. Et lorsque les enfants se montraient particulièrement odieux, on les menaçait de les donner à l'ombre portée. Labe se traînait lamentablement, couvert de honte, honni par tous. Il en était même arrivé à éprouver une sorte d'ébauche de remord. C'est ce qui le perdit : il portait son ombre, mais il ne se supportait plus lui-même. Alors, une nuit de forte tempête, il mit pleine voile à son bateau, et se dirigea vers le détroit de Balabac. Au large de l'île du même nom, il vira lof pour lof, et ce qui devait arriver arriva encore : l'embarcation chavira, et le bossu fut jeté à la mer... avec l'ombre. Mais alors qu'il essayait de surnager en se démenant comme il pouvait, l'ombre se détacha de lui et s'enfonça lentement au sein des flots pour aller rejoindre N'caï qui l'attendait depuis si longtemps...

Au matin, la tempête s'apaisa, et le soleil consentit à se lever. Le long du rivage, un pêcheur plus matinal que les autres aperçut au loin un corps allongé sur le sable, les pieds léchés par les vaguelettes de la marée descendante. Il se précipita, se pencha, et poussa un soupir de soulagement : l'homme vivait ! Sa poitrine se soulevait au rythme d'un souffle régulier, comme s'il dormait profondément. Le pêcheur décida d'attendre son réveil. Il le regarda. Il était beau, avec une chevelure d'ébène toute bouclée. Quand l'homme ouvrit les yeux, il découvrit sans surprise celui qui l'observait avec curiosité, il lui sourit et se leva.

C'est alors que le pêcheur détala à toutes jambes en hurlant de terreur : l'homme n'avait pas d'ombre.

La voix du brahmane s'arrêta aussi brusquement qu'elle avait commencé. La tête inclinée vers l'avant, les yeux clos, il attendait. Je compris qu'il était temps de prendre congé de lui. Dehors, la pluie avait cessé, et le soleil commençait à griller les feuilles des bananiers. Je me levai et m'inclinai trois fois avec déférence afin de le remercier de son hospitalité et, surtout, de son extrême obligeance pour m'avoir conté cette histoire que vous prenez encore, j'en suis certain, pour une légende sans queue ni tête... Tout à coup, mon hôte se dressa, comme mû par un ressort, et m'accompagna avec civilité jusqu'au seuil de sa case. Je me retournai pour le saluer une fois encore,... et je me pétrifiais là, devant lui, n'en croyant pas mes yeux : quand il était apparu dans le soleil, aucune ombre ne le suivait !